

Critique de *Gambozinos*

Il aura suffi d'un Apichatpong Weerasethakul pour que l'irruption d'une créature imaginaire au sein d'un univers à dominante réaliste n'apparaisse plus comme incongrue.

L'espèce de primate de *Gambozinos*, né la nuit au cœur d'une forêt profonde sous le regard d'un jeune garçon, avant qu'ils ne s'éloignent se tenant par la main, fait surgir plus ou moins distinctement de nos mémoires – en nous révélant à quel point ils sont demeurés imprégnés – des souvenirs qui entremêlent le yéti qui protège Tchang dans *Tintin au Tibet*, un homme-arbre, toutes les peluches de nos enfances jusqu'à Chewbacca, le wookiee de *La guerre des étoiles*.

En imposant d'emblée cette créature, qui pourrait aussi bien être née de l'imagination de l'enfant, comme une présence tangible aux apparitions bienveillantes et décisives pour sortir celui-ci des mauvais pas, la mise en scène de João Nicolau nous dispense de nous poser de question sur sa réalité. Nous l'admettons avec le reste, les bougies qui se rallument à son passage, la présence d'une tarentule dans un coin de jardin dans la colonie de vacances, l'amour que le garçon porte à une jolie blonde à lunettes ou le culte voué au Marsupilami.

L'étrangeté émane plus de la conduite du récit, de l'autonomie des séquences, ponctuées à plusieurs reprises de fondus au noir, de la fixité de la majorité des plans et de la contemplation qu'ils induisent. Cette sorte d'inertie, qui renvoie à celle de la torpeur estivale, esquive une continuité classique qui aurait privilégié les liens de cause à effet. Plus suggérée qu'articulée, la fiction se livre avec des pistes inachevées, des trous, laissant ainsi à chaque moment sa plénitude, sa saveur particulière, son mystère parfois.

Aussi n'est-il pas facile de mettre des mots sur ce qui fait le charme de *Gambozinos*. Cela passe par la grâce de certains plans, le comique de certaines situations, mais tient surtout à l'art de restituer avec tendresse ce mélange, parfois risible, de maladresse et d'absolu, qui régit les amours enfantines.

Jacques Kermabon